

PROLOGUE

7 septembre 2020

*Les gens viennent à la bibliothèque
pour essayer de comprendre le monde.*

CAROL STUMP, PRÉSIDENTE DE LIBRARIES CONNECTED
ET BIBLIOTHÉCAIRE EN CHEF DU KIRKLEES COUNCIL

Une vieille dame remonte le quai ouest de la station de métro de Bethnal Green, à petits pas lents rendus pénibles par son arthrose.

—On peut s'en aller, maman ? demande Miranda, sa fille aînée, en s'efforçant de dissimuler son agacement.

Ses courses doivent lui être livrées sous peu et elle meurt d'envie de prendre un café.

—On ne devrait pas prendre les transports en commun en pleine pandémie.

—T... t..., fait sa mère en agitant sa canne. Va-t'en si tu veux, moi, je reste.

Miranda se tourne vers Rosemary, sa cadette, et lève les yeux au ciel. Leur mère n'est pas toujours un cadeau. « Une infatigable tête de mule », comme l'avait un jour qualifiée son ex-mari.

—Mets au moins ton masque sur ton nez, ordonne Rosemary.

Mais la vieille dame ignore ses deux filles et continue d'avancer avec la détermination lente et obstinée d'une tortue.

Parvenues au bout du quai, elles s'arrêtent toutes trois et fixent la bouche noire et béante du tunnel.

—« Nous nettoyons notre réseau de transport quotidiennement avec des produits désinfectants antiviraux », murmure la vieille dame en lisant une affiche collée sur le mur près du tunnel. Ça ne date pas d'aujourd'hui... Ils faisaient déjà ça la nuit, pendant la guerre.

—Tu venais ici pendant la guerre ? demande Miranda, oubliant un peu son café.

—On habitait ici.

La mère sourit à ses filles, du sourire légèrement bancal qui est le sien depuis son attaque.

—Votre tante Marie prenait des cours de claquettes ici même.

Miranda pince les lèvres, un peu inquiète.

—Tu dois confondre, maman. Les gens ne faisaient que dormir dans cette station pendant le Blitz.

—Je ne suis peut-être pas de la première jeunesse, mais j'ai encore toute ma tête ! aboie la vieille femme d'un ton hargneux.

Elle a beau aimer infiniment ses filles, elle ne supporte pas que celles-ci ne cessent de remettre en question ses propos, guettant constamment chez elle des signes de sénilité.

Elle ferme les yeux. Des pensées intrusives s'imposent soudain dans sa tête à la manière d'une fanfare tonitruante. *Chaleur. Sang. Fumée.*

Des souvenirs qu'elle avait refoulés et cru enterrés refont surface, s'immisçant avec vivacité dans les fissures de son cerveau. Elle vacille, et sa canne tombe avec fracas sur le bitume du quai. Quelques voyageurs

lèvent les yeux avant de les baisser à nouveau vers leurs téléphones.

—Viens t’asseoir, maman.

Rosemary prend sa mère par le bras et l’entraîne vers un banc sous le panneau indiquant le nom de la station de Bethnal Green.

—On va te ramener à la maison.

—Non ! proteste-t-elle vigoureusement. Pas avant qu’on ait trouvé la bibliothèque.

Elle voit ses filles échanger un regard au-dessus de leurs masques.

—Maman, dit Rosemary avec lenteur en pointant un doigt en l’air. La bibliothèque est là-haut, et nous, on est dans le métro, tu te rappelles ?

—À vrai dire, ce n’est même pas une bibliothèque en ce moment, renchérit Miranda. C’est un centre de dépistage du Covid-19. J’ai vu ça, en arrivant.

Un train arrive soudain dans un souffle d’air chaud. La vieille dame sent son esprit fatigué, ses propres pensées lui paraissent lentes et brumeuses. Comment cela, c’est un centre de dépistage et pas une bibliothèque ? Elle ne comprend plus ce monde dans lequel elle vit.

—Mrs Rodinski ?

Deux hommes en gilet orange fluo estampillé du logo des transports londoniens s’approchent d’elles, une barrière de plastique transparent devant le visage.

—Oui, c’est moi.

—Je suis Peter Mayhew, l’attaché de presse, et voici Grant Marshall, le responsable de la station. Merci de nous avoir contactés.

—Merci à vous, jeune homme, d’avoir accepté de me rendre mes affaires. J’y suis très attachée.

—J’imagine, répond l’attaché de presse, flairant l’aubaine d’une bonne publicité.

—Quel âge avez-vous, Mrs Rodinski ? s'enquiert le responsable de la station. Si ce n'est pas indiscret, bien sûr.

—Du tout, du tout. J'ai quatre-vingt-huit ans. Et c'est dans ce tunnel que j'ai passé les années les plus enrichissantes de ma vie, voyez-vous.

—Eh bien, vous êtes sacrément solide, dites donc.

—Je suis une femme, mon garçon, pas un bout d'échafaudage. Alors, vous avez mes lettres ?

—Maman, qu'est-ce que c'est que cette histoire ? demande Rosemary, mais sa mère ne l'écoute pas, car l'attaché de presse a sorti un paquet de lettres enveloppé de plastique, qu'il tend maintenant à la vieille dame.

—Nous les avons trouvées lors de travaux récents, derrière les carreaux de ce tunnel, cachées entre les pages d'un livre, dans une sorte de niche.

Elle opine du chef.

—C'était le fond de la bibliothèque.

Les mains légèrement tremblantes, elle sort du sac plastique les lettres retenues par un ruban crème et les porte sous son nez.

—Elles ont encore l'odeur de la bibliothèque.

—Ce serait formidable si vous acceptiez de donner une interview à la BBC pour parler de ces lettres retrouvées, madame. Elles datent de la guerre, tout de même.

—Bien sûr, mais si vous n'y voyez pas d'inconvénient, j'aimerais d'abord en discuter tranquillement avec mes filles.

—Bien entendu. Vous n'aurez qu'à passer me voir avant de partir.

Les deux hommes s'en vont et la vieille dame se tourne vers Rosemary et Miranda, médusées.

—C'est pour *ça*, dit-elle en brandissant les lettres, que nous sommes ici. Je croyais les avoir définitivement perdues.

Les odeurs possèdent un puissant pouvoir, et celle du vieux papier moisi vient d'ouvrir les portes du passé, laissant les souvenirs s'engouffrer. Elle entend un rire d'enfant retentir et résonner dans les tunnels. Le doux bruissement des pages tournées. Un bruit sourd – celui d'un poing de métal qui tamponne un livre de bibliothèque. Le grincement d'un chariot de livres. Elle sent l'odeur du savon carbolique, l'équivalent du désinfectant pour les mains du *xx*^e siècle. Ce sont les parfums de son histoire personnelle.

Mais au fond d'elle, plus profondément enfouis que ces tunnels, d'autres souvenirs sont tapis. Une pensée ne cesse de tarauder la vieille femme : et si ce maudit virus l'emportait ? Parfois, elle se dit que la question n'est même pas de savoir *si*, mais *quand*. Si elle mourait sans avoir dit la vérité à ses filles, son histoire disparaîtrait avec elle, ce qui constituerait sûrement une forme de trahison bien pire que les secrets qu'elle a gardés pour elle jusqu'ici. Comment Clara avait-elle dit cela, déjà ?

« On meurt deux fois. Le jour où votre cœur cesse de battre, et celui où votre nom est prononcé pour la dernière fois. »

L'heure est venue de se débarrasser de la poussière qui recouvre ses secrets de jadis.

—J'ai été lâche de ne pas vous dire toute la vérité, admet-elle posément en baissant son masque. Maintenant, je vais tout vous raconter. Commençons par la bibliothèque.

CLARA

3 mars 1944

J'ai toujours estimé que les bibliothécaires devaient encourager la lecture, sans émettre le moindre jugement. Le but est juste que les gens vivent une belle expérience. Qui sommes-nous pour porter un jugement sur cette expérience ?

ALISON WHEELER, ANCIENNE DIRECTRICE GÉNÉRALE DES BIBLIOTHÈQUES
DU SUFFOLK, MILITANTE POUR LES BIBLIOTHÈQUES ET ADMINISTRATRICE DU CILIP

— **O**n a le droit de pleurer dans la bibliothèque ?
— Bonté divine ! D'où est-ce que tu sors, toi ? s'écria Clara en refoulant ses larmes. Je croyais avoir fermé la porte à clé !

Il n'était guère convenable pour une bibliothécaire d'être surprise en train de pleurer comme une madeleine, les yeux rouges et le nez qui coule au-dessus de son chariot de livres.

Clara regarda par-dessus le comptoir. Un petit visage la scrutait en dessous d'une longue frange.

— Pardon, ma puce. On recommence à zéro, d'accord ? Je m'appelle Clara Button, je suis la bibliothécaire.

—Bonjour. Moi, je m'appelle Marie.

La petite fille souffla vers le haut et sa frange s'écarta, révélant de grands yeux bruns et curieux.

—Tu veux un bonbon, Marie ?

—Y a le droit ?

—J'ai une réserve secrète de bonbons au citron, dit-elle avec un clin d'œil. En cas d'urgence.

Les grands yeux bruns s'écarquillèrent.

—Je savais que c'étaient tes préférés.

Marie tendit la main pour s'emparer de la friandise, qu'elle mit aussitôt dans sa bouche.

—Comment tu le sais ?

—Je sais tout ce que les gens préfèrent.

—Je parie que tu ne sais pas quel livre est mon préféré.

—Et moi, je te parie que si ! Attends, voir... Quel âge as-tu ?

La petite déploya huit doigts devant le visage de Clara.

—Huit ans ! Tu es une grande fille, dis donc !

Clara s'engagea dans le rayon littérature jeunesse et fit courir ses doigts sur le bord des étagères à la façon d'une petite bête. L'enfant sourit, amusée par ce petit jeu.

Sa main hésita devant *Prince noir* – trop triste – puis avança vers *Cendrillon* – trop nunuche – avant de s'arrêter sur *Le Vent dans les saules*.

—Alors, j'ai vu juste ?

La petite fille hocha la tête.

—J'adore le crapaud, dit-elle avant de dévorer des yeux les rayonnages remplis de livres. Dis donc, c'est un peu comme la caverne d'Ali Baba, ici.

Clara sentit son cœur se gonfler de fierté. Il lui avait fallu presque trois ans pour se constituer un tel stock d'ouvrages après les bombardements.

—Tu pourrais me le prêter ? Je n'ai plus le mien...

—Tu as été évacuée ?

Marie opina du chef.

—Mon papa est resté à Jersey.

—Je suis désolée pour toi. J'imagine qu'il te manque.

Elle acquiesça et entortilla le bout de sa manche crasseuse autour de ses doigts.

—Ma sœur dit que je ne dois pas en parler. Alors, je peux le prendre ?

—Je suis sûre qu'on doit pouvoir t'inscrire, répondit Clara. Il suffit que ta maman vienne me voir et remplisse un petit formulaire. J'ai juste besoin de voir son ticket de couchette.

—Elle ne peut pas venir, ma sœur dit qu'elle est trop prise par son travail pour la guerre.

—Oh, eh bien, dans ce cas, ta sœur pourrait peut-être prendre cinq minutes pour passer me voir ?

—Dis, pourquoi tu pleurais ? marmonna Marie en faisant passer le bonbon dans son autre joue, qui se gonfla comme celle d'un hamster.

—Parce que j'étais triste.

—Pourquoi ?

—Parce que quelqu'un me manque beaucoup... Trois personnes, même.

—Moi aussi. Mon papa me manque... Tu sais garder un secret ?

Les yeux ronds et purs de l'enfant s'arrondirent plus encore. Peut-être était-ce le bonbon qui avait délié sa langue, ou la perspective de pouvoir relire *Le Vent dans les saules*, mais Clara avait l'impression que cette petite fille avait grand besoin de se confier.

—Croix de bois, croix de fer, promit-elle en se signant. Les bibliothécaires sont très fortes pour garder les secrets, tu sais.

—Ma m...

—Marie Rose Kolsky ! l'interrompit soudain une voix tranchante du côté de la porte. Qu'est-ce que tu fais ici ?

Clara se tourna vers l'entrée, où se tenait une jeune fille au visage pâle et sévère.

—Désolée, mademoiselle, ma sœur n'était pas censée venir vous embêter. Je lui avais dit de me retrouver à notre couchette.

—Mais je suis venue pour la lecture du soir, protesta Marie.

—Ne dis pas de bêtises, Marie, ils sont fermés.

—Oh, non, intervint Clara, désireuse de défendre la petite. Votre sœur a raison. Tous les soirs, nous organisons une séance de lecture à six heures ; seulement, j'ai été contrainte de l'annuler aujourd'hui. Mais vous pouvez revenir demain.

—Nous verrons. Allez, viens, Marie.

Sur ce, la jeune fille tira sur le bras de sa petite sœur et l'entraîna vers la porte.

—*N'en souffl'ye un mot!*

Clara ne parlait pas le français mais, de toute évidence, Marie allait se faire passer un savon.

—Reviens me voir, je te mets ce livre de côté, lança-t-elle, un peu tard – elles étaient déjà parties, ne laissant derrière elles que le bruit de leurs pas sur le quai.

Clara gagna le seuil et les regarda s'éloigner, intriguée, tandis que les deux sœurs passaient devant le théâtre de l'abri. Avec ses chaussettes dépareillées et ses chaussures en toile, Marie sautillait tant bien que mal pour suivre la cadence imposée par sa sœur – très austère et collet monté. Rien à voir avec les adoles-

1 En jersiais (dialecte normand) dans le texte.

centes qui venaient trouver refuge pour la nuit dans le brouhaha de l'abri du métro de Bethnal Green. Les Minsky Agombar et autres Pat Spicer de ce petit monde étaient plutôt du genre exubérant. Clara les voyait tous les soirs, quand elle fermait la bibliothèque, regroupées autour de leurs couchettes métalliques, en train de comploter ou de se percer les oreilles avec les aiguilles à coudre de leurs mères. Celle-ci n'était pas de ce genre. Cela dit, elle voyait de tout dans sa petite bibliothèque souterraine. Les deux sœurs disparurent de sa vue dans l'âcre pénombre du métro.

Au niveau supérieur, dans le café du hall des guichets, Dot et Alice faisaient frire du poisson pour le sabbat des résidents juifs de l'abri ; l'odeur de friture descendait, se mêlant à celle du savon carbolique. On la sentait jusque'en bas, dans les tunnels. Dans un lourd soupir, Clara se rendit compte qu'il lui restait fort peu de temps pour se rafraîchir et arborer une mine correcte avant la douloureuse mascarade qui se profilait.

Ses yeux tombèrent sur l'édition du soir du *Daily Express* ouvert sur le comptoir de l'accueil.

EXPLOSION DES DEMANDES DE LIVRES PENDANT LE BLITZ, claironnait le titre en première page, au-dessus d'une horrible photo d'elle légendée ainsi : « La jolie bibliothécaire prend refuge sous terre. »

La jolie bibliothécaire ? L'article allait plus loin :

Jeune veuve sans enfants, Clara Button contribue activement à l'effort de guerre en dirigeant l'unique bibliothèque souterraine du pays, nichée sur les quais ouest de la station de métro de Bethnal Green. Lorsque la bibliothèque municipale de Bethnal Green a été bombardée pendant la première semaine du Blitz, provoquant le décès tragique du

bibliothécaire en chef Peter Hinton, la responsable du rayon jeunesse, Mrs Button, s'est vue de fait propulsée à la tête de la structure. En l'absence de collègues masculins, elle s'est courageusement lancée dans le projet de mettre 4 000 volumes à l'abri en supervisant la construction d'une bibliothèque temporaire fonctionnant à soixante-dix-huit pieds (24 mètres) sous terre.

Nos infâmes ennemis auront beau tenter de mettre Londres à genoux, dans les entrailles de la ville, Mrs Button continue calmement de tamponner des livres et de faire en sorte que tout le monde ait accès à une bonne lecture pour oublier un peu les bombes.

C'étaient les mots « veuve sans enfants » qui avaient failli la faire pleurer. Ils disaient vrai, certes, mais avait-on réellement besoin d'annoncer ainsi son triste statut au pays tout entier ?

Clara repensa à Duncan et sentit la peine la transpercer tel un couteau planté à vif dans son cœur. Il ne lui en fallait pas davantage. Elle se le rappela, aussi excité qu'un gamin se rendant à la fête foraine, son visage sur le seuil de la porte comme il partait au combat, ses bottes parfaitement cirées. Les questions ne cessaient de se bousculer dans sa tête.

À quoi avait-il pensé juste avant de mourir ? Aurait-elle dû abandonner son travail à la bibliothèque ? Combien de temps encore allait-elle devoir mentir ?

— Non ! se morigéna-t-elle en se frottant les yeux. Pas de ça maintenant. Surtout pas aujourd'hui.

Une bonne séance de larmes par jour, et jamais à la bibliothèque. Telles étaient les règles, et elle en avait déjà enfreint une. Et puis, qui n'avait pas son propre lot